

## Destins actuels de la névrose infantile<sup>1</sup>

Isabelle Morin

On peut penser que la névrose infantile est le temps qui prépare la réalisation de la névrose et l'effectuation du sujet. Freud a varié dans ses positions concernant le terme même de névrose infantile. Il considère parfois [1926] que c'est la simple réalisation du sujet avec ses avatars, la structure et elle n'ouvre pas forcément à une névrose ultérieure. Un an plus tard, en 1927, il utilise ce terme en considérant que c'est le temps de l'Œdipe, quand il parle de la crise œdipienne en disant la névrose infantile<sup>2</sup>. Il a du reste donné comme sous-titre au cas de l'homme aux loups « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile. » En tous cas, il n'y a pas de névrose adulte sans névrose infantile qui signale, quand elle ne passe pas inaperçue, que le décor est planté, le trauma, la jouissance en excès ou en défaut, le symptôme, les pièces du lego sont en place. Quoiqu'il en soit de ce temps, la névrose de l'adulte y a pris son ancrage et ce dernier ne peut pas faire l'économie de rebrousser chemin pour savoir ce à quoi le sujet a consenti ou refusé et comment se sont organisés les éléments de structure qu'il a rencontrés et interprétés.

Cette question de la névrose et de ses destins actuels ouvre un espace de réflexion pour la clinique concernant le choix du sujet et ce qu'il doit assumer pour devenir un sujet désirant. Je pense aux accidents de la névrose alors que

- 
1. Retranscription de l'exposé présenté à l'AFB le 8 mai 2010.
  2. S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, PUF, 1973, p. 60-61.

finalement on peut considérer que la névrose est en soi un accident. J'utilise ce terme pour inclure les cas que nous rencontrons, dont nous pensons qu'il ne s'agit pas de psychose, parce que le Nom du père semble inscrit dans l'inconscient, la signification phallique est en place et pourtant quelque chose ne tient pas, comme si la sortie de l'Oedipe n'avait pas permis que la métaphore paternelle fonctionne même si elle est présente.

La névrose infantile se manifeste quand l'enfant dérange les parents, les inquiète ou les interroge, souvent par des angoisses, vite recouvertes des petites phobies transitoires, comme la peur du loup ou du noir. C'est un moment nécessaire et structurant quand l'enfant entre dans le langage. On connaît la fonction de séparation qu'opère le langage et il n'y a rien d'étonnant à ce que par le fait de commencer à nommer les choses, l'enfant soit soudain confronté à cause du langage à un abîme sans bord, rien à quoi se tenir comme s'il s'éprouvait lui-même comme un objet prêt à choir sans l'Autre. Le langage ouvre une béance quand il n'y a pas encore de limite en soi. Les conséquences se mesurent à la façon dont notre petit sujet poursuivra son chemin à travers l'Oedipe. En somme c'est à la sortie de l'Œdipe que l'on pourra considérer si l'enfant est sorti de la bonne façon ou s'il aura besoin d'une névrose « déclenchée » pour faire face à sa division.

Je me suis beaucoup interrogée en commençant ce travail, par quel bout prendre cette question. Le mot actuel concernant le destin de la névrose infantile sonne comme un rappel incisif pour ne pas oublier la place de la psychanalyse et du psychanalyste dans la clinique contemporaine et notre responsabilité de réinventer la psychanalyse. Je vous propose pourtant de partir, non pas des symptomatologies actuelles, mais des éléments de structures que nous avons à notre disposition, ce qui ne signifie pas que nous ne devons pas interroger les formations actuelles de l'inconscient. Je prends la question différemment, est-ce que nos ressources de doctrines, concernant ce qui relève de la structure du sujet de l'inconscient, nous permettent de nous orienter dans notre clinique ? C'est en interrogeant la structure, que nous pouvons valider s'il y a un actuel de ces destins de la névrose infantile.

### **Le sujet est division**

La névrose infantile trouve son premier ancrage dans la symbolisation primordiale, dans le fait que l'infans, soumis au langage subit une perte. Lacan a subsumé sous le terme de causation du sujet, une double opération qu'il a appelé aliénation/séparation, parce que cette opération fait émerger le sujet en le divisant. Le sujet est donc d'emblée divisé, il n'a pas d'autre origine que la division qui le constitue sujet. Quand Lacan tente de rendre compte de la constitution du sujet dans son séminaire l'angoisse, il parle alors d'un « sujet

qui n'existe pas », celui qui précède son émergence. Dès qu'il est sujet, il est divisé entre savoir et vérité et il y a un reste à cette opération de division qui est l'objet petit a. Il ne peut pas y avoir de sujet \$, sans ce petit reste qui résiste à la symbolisation, c'est ce qui fait qu'aucun signifiant ne peut réduire le sujet. C'est aussi ce qui introduit l'irréductible de la jouissance dans le circuit du sujet sinon tout serait signifiant.

Je cite à propos de cette division un des repères les plus sûrs de Lacan qui se trouve dans « Position de l'inconscient », pour nous arrimer au bon clou. Lacan avance que « le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende. »<sup>3</sup>. Ça parle de lui, on dit : il est comme ceci ou comme ça, pensez à ce qui se dit déjà autour du nouveau-né ou parfois bien avant, dès qu'une femme est enceinte. La « phrase » qui détermine le névrosé est parfois commencée plusieurs générations avant lui. Il y a donc ce que l'on dit de lui, et ce qu'il écoute, Lacan dit « à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute ». C'est là que l'on peut saisir en quoi le signifiant le divise entre la vérité qui vient de l'Autre et le savoir qui va se constituer du fait de l'appel à un  $S_2$ . C'est là que Lacan précise qu'alors que « ça s'adresse à lui, quand il n'était absolument rien, mais du seul fait de cette adresse, il disparaît comme sujet sous le signifiant qu'il devient » :  $S_1 / \mathcal{S}$ . Il est  $\mathcal{S}$  qui chute sous le  $S_1$  qui va le représenter et qui appelle un  $S_2$  qui vient de l'Autre. On obtient la première paire signifiante qui fait signe qu'il y a du sujet, mais c'est au prix de se figer, de se pétrifier. Cependant l'aliénation n'est pas le fait d'être aliéné à l'Autre ou à ses signifiants, mais « elle réside dans la division du sujet », c'est-à-dire dans sa cause<sup>4</sup>, dans le fait d'être causé » par une division.

Ce que nous appelons, avec Lacan, la symbolisation primordiale est donc ce temps où le sujet consent à se faire représenter par un signifiant pour un autre signifiant. Pour comprendre que l'effet de cette symbolisation annule le sujet, nous avons vu qu'il disparaît sous le  $S_1$  qui va le représenter  $S_1 / \mathcal{S}$ , pensez au jeu du *Fort/Da*, et à la petite note de Freud en bas de page qui dit qu'il a vu son petit-fils se faire disparaître en s'aplatissant par terre au bas du miroir. Ce temps est antérieur à l'entrée dans la signification, au fait que l'enfant parle, et ce n'est pas non plus les effets du signifiant, car l'enfant est baigné dans le signifiant, bien avant de naître. C'est un temps qui se prépare bien avant qu'il naisse et qui se réalise. L'inconscient est conséquence de cette division, il est l'effet du trou entre les signifiants où se loge le sujet. Le sujet est sujet de l'inconscient ce qui veut dire produit par l'inconscient et pourtant

3. J. Lacan, *Écrits*, « Position de l'inconscient », Paris, Seuil, 1966, p. 835. Lire aussi l'article de P. Bruno, « L'équivoque de la séparation », in *Psychanalyse*, n° 17, p. 17-25, Ères, 2010.

4. *Écrits*, p. 841.

l'inconscient est un savoir « sans qu'aucun sujet ne le sache », c'est ça la division. Je pense à une jeune femme qui au bout de huit ans de face à face, il y avait très peu de manifestations de l'inconscient, de dialectisation possible, qui arrive un matin et dit qu'elle a eu une pensée : « Je ne suis pas ce que les autres disent de moi », et elle se sent très soulagée, puis le lendemain, elle ajoute qu'elle a réalisé « qu'elle n'était pas non plus ce qu'elle disait d'elle ».

Je vous rappelle au passage que si le signifiant binaire  $S_1 \rightarrow S_2$ , prouve que l'enfant entre dans la symbolisation primordiale, tient au premier mouvement du langage, le second mouvement qui rappelle la division première est celui où le sujet se divise dans le fantasme et ne le sait pas.

Si l'aliénation implique un choix forcé, un toujours perdant, la bourse ou la vie, on perd toujours quelque chose dans l'affaire, elle inscrit une perte et le sujet est conséquence de cette perte, dont résulte l'objet a. Pour sortir du Vel de l'aliénation, l'objet petit a, le reste de la division est essentiel car si nous considérons uniquement L'Autre, comme signifiant nous serions condamnés à l'automaton de la répétition. Parfois certaines analyses sont interminables parce que rien du réel n'a fait effraction et l'analysant reste dans le symbolique, il peut toujours ajouter un signifiant, il n'y a pas de tuché qui vienne ouvrir une brèche dans la trame signifiante. Du coup, il risque de n'avoir aucun accès à l'objet cause du désir et en conséquence à la perte qui l'a constituée comme sujet de l'inconscient. Dans l'analyse, il est nécessaire qu'un signifiant fasse résonner le réel. Je pense à un cas de Joyce Mac Dougall « l'anti analysant en analyse »<sup>5</sup>, qui est un sujet que l'on pourrait dire contemporain, qui vient la voir, sans jamais aucun rapport à son inconscient. Quoiqu'il dise il n'est jamais divisé dans et par son dire.

Pour sortir de l'aliénation, une seconde opération est nécessaire celle de la séparation. Elle apparaît par une effraction du réel, ça peut être l'Autre du désir qui fait résonner l'Autre de la jouissance ou de la pulsion. Lacan la présente comme retour de l'aliénation. Elle implique un accès au champ de la pulsion. On entre dans le champ de la pulsion, du fait de demander, c'est le besoin, qui en passant par la demande, fait la pulsion. Demander c'est manquer. La pulsion se façonne au champ de l'Autre, qui est tout autant le lieu où s'enforme l'objet a, où il prend littéralement sa forme. Lacan dit que le petit a est prélevé dans l'Autre, de la voix, du regard, des quatre substances de l'objet<sup>6</sup>. La séparation opère donc de fait à l'intersection de deux manques, le manque à être du sujet,  $\$$  et le manque dans l'Autre,  $\bar{A}$ . La séparation n'est

---

5. J. Mac Dougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, NRF, Gallimard, Paris, réédition mai 2009, p. 98-116.

6. Ce sont des questions que Lacan élabore vers les années 1964-1965 dans le séminaire XI ou dans les textes des écrits de cette époque.

pas la confrontation au manque, même si ce dernier est la condition de la séparation ; celle-ci permet au sujet de retrouver dans l'Autre ce qu'il a perdu pour devenir sujet. La séparation se produit quand le sujet peut répondre à ce manque en le comblant avec l'objet a, a/-φ. Pensez par exemple au petit Hans qui anticipe sa disparition s'il monte sur les voitures à chevaux, il a l'idée qu'il manquera à ses parents, c'est-à-dire qu'il va créer un manque dans l'Autre. Dans notre clinique c'est extrêmement fréquent. Une jeune femme ne peut s'engager avec aucun homme parce qu'elle a l'idée qu'elle manquera à sa mère, elle créerait un manque dans sa mère, ce à quoi elle ne consent pas. Ce que le sujet est comme sujet de l'inconscient, il le cherche dans l'Autre mais ce qu'il cherche est ce qu'il a perdu à advenir en tant que sujet. Il se sert de son propre manque pour répondre au manque dans l'Autre.

La séparation intervient dans cette division entre le sujet parlé et le parlant. Avec la séparation, on entre donc de plain-pied dans le champ de la pulsion et du fantasme car la séparation n'est possible que si surgit au moins l'ombre de l'objet a.

Ce ne sont pas que des repères de doctrines, ce sont des choses qui se mettent en acte dans le transfert pour sortir de la névrose. La réponse que le sujet donne à son manque, recouvert par le manque dans l'Autre, contient l'objet a qu'il a prélevé sur l'Autre vivant, ce petit a que l'on trouve dans la formule du fantasme  $\$ \diamond a$ . Le transfert permet un accès à l'objet a en tant qu'il permet une mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient. L'objet a masque ce qui a été perdu, d'abord d'imaginaire, de l'ordre du manque, on l'écrit a/-φ, puis de l'ordre du réel. L'invention de l'objet a, a permis à Lacan de répondre du véritable statut du sujet comme objet. La psychanalyse engage l'analysant dans la voie de la « béance ouverte au centre de la dialectique du sujet et de l'Autre »<sup>7</sup>. Dans cette béance on peut déchiffrer la jouissance. Lacan fait remarquer que dans l'étymologie de séparer il y a s'engendrer. Le sujet s'engendre par l'opération de séparation, quand il consent à la perte. L'enfant cherche toujours à restaurer ce qu'il a perdu. Mais comme il n'a accès à cette perte que par le manque, c'est-à-dire par la castration symbolique, il doit d'abord en passer, c'est une condition, par le temps de l'Oedipe, pour pouvoir symboliser le manque et pour se donner des chances d'assumer la perte constitutive de son être. Une mère doit accompagner son enfant dans la séparation, ce n'est pas la séparation avec elle, mais la séparation avec la part d'être qui manque à l'enfant. Accompagner, c'est par exemple ne pas faire obstacle au père réel, comme agent de la castration, ne pas protéger l'enfant de tout, l'enfant doit arriver à passer de la frustration d'amour, à la reconnaissance de la privation maternelle, pour symboliser le manque.

7. J. Lacan, Le séminaire, livre XI, p. 239.

On rencontre certaines femmes, quand elles deviennent mère, qui ne peuvent pas introduire ou laisser faire le père à cause de leur rapport à la perte. D'autres donnent l'objet de satisfaction pour recouvrir le manque. Sans accès au manque, à sa symbolisation, le sujet n'aura jamais accès à la perte. A partir de là, on peut ainsi saisir en quoi la société consumériste qui s'acharne à ce que tout besoin soit comblé avant qu'il n'apparaisse, interdit non seulement l'accès à la symbolisation du manque, mais plus encore au manque à être qui a constitué le sujet, donc elle le prive de toute possibilité de savoir.

Dans l'analyse on peut approcher, par le biais des pulsions, comment la sexualité s'engage dans les défilés du signifiant où le sujet s'est constitué dans ce double temps de l'aliénation/séparation. Comment se nouent le langage et la pulsion. La question cruciale nécessite de penser l'Autre et ses réponses à la demande comme ce qui introduit le manque, maintenant un espace vide où aucun objet ne satisfait. Dans un même temps, ce sont bien les modalités de la réponse de l'Autre qui introduisent la jouissance, puisque les réponses tiennent au rapport que cet Autre de la réponse entretient au manque. Sans doute est-ce par là que le fantasme passe de la mère à l'enfant (« Jeunesse de Gide »).

Pour Freud, le sujet est préalable au signifiant, puisque pour qu'il y ait jugement primordial, avant le jugement d'attribution et le jugement d'existence, un sujet est nécessaire à ce jugement ; tandis que pour Lacan, le sujet vient du signifiant, de la coupure signifiante. Il me semble que l'écart tient au fait que Lacan a élaboré le statut de l'Autre.

Jusque là nous avons considéré la symbolisation primordiale d'où émerge le sujet de l'inconscient. A ce niveau, certaines choses peuvent mal se passer. Lacan signale quelques accidents comme dans la psychose : l'holophrase, c'est-à-dire un collage entre le  $S_1$  et le  $S_2$ . A propos des accidents psychosomatiques, il signale que l'aphanisis du sujet n'est pas mise en jeu. J'avais aussi proposé que dans la phobie, l'objet phobogène venait s'intercaler dans le trou entre les signifiants, comme suppléance à l'aphanisis du sujet. L'aliénation a lieu dès qu'un enfant parle, mais la séparation, comme retour de l'aliénation, peut être rendue inopérante, voire impossible, par le rapport de la mère à la perte, et du père à la castration. Si ce retour est inopérant, l'accès au déchiffrement de la jouissance reste inaccessible, parce que c'est un véritable rejet ou une scission d'avec l'inconscient.

### **Division et castration**

Tout ceci, allez-vous me dire, nous amène bien loin de la névrose infantile, de ses accidents et de ses destins. Au contraire, j'essaie de ne pas m'en éloigner en refaisant le procès du sujet de l'inconscient. La psychanalyse est la voie qui

permet au névrosé de savoir ce qui l'a constitué comme sujet, de savoir de quoi est faite cette souffrance et ce mal être, voir ce manque à jouir qui fait sa jouissance logée dans le symptôme. En premier lieu on peut remarquer que c'est par le biais de la castration que le sujet est confronté à sa division, avant il n'en sait rien. Ce n'est qu'en 1938 que Freud parle d'*Ichspaltung* dans son texte sur le clivage de l'*Ich* dans les processus de défense. Dès 1894, Freud, c'est la base de sa clinique, fait l'hypothèse d'une scission entre la conscience et l'inconscient, mais cette scission là n'est pas la division constituante du sujet. C'est une scission entre la conscience et cette part insue qu'il nomme inconscient. La défense est un rempart contre le réel de la jouissance et contre le savoir avec comme solde de l'opération : le symptôme. La première ligne de clivage passe dans le savoir à cause de la jouissance en excès ou en défaut. Cependant à cette date, c'est le savoir qui est divisé. Il faudra attendre 1938, dans son texte sur le clivage du *Ich* dans les processus de défense, pour que Freud rende compte d'une *Spaltung* irréductible : *Ichspaltung*, qui permet de saisir comment la division constitutive se présente au sujet. La névrose infantile est la première façon d'être confrontée à la division, quand l'enfant est confronté à la castration maternelle. Le sujet doit choisir : soit la mère excepte à la castration, soit la mère est castrée, là encore choix forcé parce que si elle est castrée, le sujet peut l'être aussi, si elle ne l'est pas, l'accès au désir est compromis. Il a à décider. Ce texte de 1938 est un peu la touche finale concernant une modalité de la défense *die Verleugnung*, que Freud considère comme liée à la structure du sujet. Le déni peut être soit un clivage soit une division selon la structure. Freud avait déjà proposé ce type de refus de savoir dès 1923, à propos des enfants qui confrontés à la différence des sexes, la nient, *Leugnen*. Ils inventent alors, comme Hans, des solutions conformes à ce qui est concevable pour eux. Il étudie ensuite ce mode de négation particulier dans les autres structures, en 1924 dans la psychose où il met en avant le déni de la réalité, puis dans la perversion, en 1927 avec le fétiche, et en 1938, il reconnaît que, quelle que soit la structure, on trouve ce mécanisme de défense devant la castration maternelle. Je ne reprends pas les détails de cette affaire que J-P. Lebrun explicite au chapitre VII de *La perversion ordinaire*. Cette *Spaltung* divise le sujet entre reconnaissance et déni. Dans un même temps le sujet sait et refuse de savoir, « il se fait croire qu'il n'y a pas de motif de craindre », ça couvre et ça réitère le réel de la division constitutive. Freud ajoute que c'est « un conflit entre la revendication de la pulsion et l'objection faite à la réalité ». Cette objection est un « non je ne veux pas savoir ça ». Il parle d'une *Ichspaltung*, traduit fâcheusement par déchirure dans le moi, et cette *Spaltung* se maintiendra comme « noyau d'un clivage dans le *Ich* » dit Freud. De là il discute de l'opportunité de parler de la fonction synthétique du moi puisque là, il remarque que ça met en échec cette fonction. C'est une façon de dire que reste une *Spaltung* qui se manifestera par un symptôme, conséquence de

ce déni, et il remarque à propos de l'enfant dont il est question, que malgré la création d'un fétiche, qui est un déni de la réalité, cela n'empêchera pas, pour ce dernier, l'angoisse d'un châtement du père. C'est bien la preuve de la *Spaltung*. Ce petit garçon au fond, malgré son déni, n'évite pas la castration puisque Freud fait état d'un dernier petit symptôme : « Une sensibilité anxieuse de ses deux petits orteils devant un attouchement » mince écho de castration, et corrélativement indice d'une petite jouissance incastrable. La rencontre avec la castration maternelle est le temps préalable et nécessaire à la construction du fantasme. Alors il y a deux cas de figures dont nous avons discuté avec J-P. Lebrun, soit l'enfant réalise<sup>8</sup> l'objet a du fantasme maternel, ça tient donc au fantasme de la mère, mais aussi ça introduit un écart où l'enfant peut refuser de réaliser le fantasme maternel toute sa vie durant, soit il est son phallus imaginaire parce qu'il s'identifie au manque dans la mère, et là la décision, le choix revient au sujet. Le fait d'être délogé de la place de petit phallus imaginaire de la mère est la conséquence de la conjonction entre la frustration d'amour de la mère qui extrait l'enfant de la place de la compléter et la rencontre de son aphasisme. La solution tiendra à la position du père s'il assume un temps d'être agent de la castration en mobilisant son bout de réel. La métaphore paternelle écrit comment le père donne signification au désir de la mère, à partir de ce qui lui manque. Si l'enfant en appelle au père dans sa fonction d'agent de la castration, c'est la preuve par la phobie, mais il y fait aussi appel par le fantasme<sup>9</sup>. Cet appel est nécessaire pour ne pas être happé par la jouissance de la mère et sortir de cette place d'objet a. Ce qui implique que le père ait traité en quelque sorte la jouissance de la mère, pour que son manque à elle, c'est-à-dire, son désir puisse prendre la signification phallique. Je précise cela parce que ce n'est pas écrit dans la métaphore paternelle. Ce n'est qu'une fois ce manque symbolisé que l'objet a prend sa place dans le fantasme où apparaît une figure du père. Du reste, on remarque que dans la formule du fantasme  $\$ \langle \rangle a$ , l'objet a est à la place du père.

Si le psychotique n'a pas le signifiant de la métaphore paternelle, il ne peut donc pas subjectiver la castration maternelle, car le signifiant qui lui permettrait de le faire est forclos. Le névrosé, par contre, doit pouvoir assumer sa division. L'assomption de la division n'est pas celle de la castration. La castration concerne le manque, qui, lui, peut être comblé<sup>10</sup> et le sujet jouit de sa castration. Alors que la perte est irréversible, c'est donc un temps de plus

8. Modification introduite après notre discussion qui a fait apparaître cet écart tout à fait pertinent.

9. L'angoisse, masquée par la phobie, et le fantasme sont les deux modes d'abord privilégiés du réel.

10. Cf. P. Bruno l'explique dans son livre Lacan, *Passeur de Marx*, Érès 2010.

qui nécessite, pour y avoir accès, la symbolisation du manque. Je résume : *on a d'un côté la division, l'objet petit a et la perte. De l'autre la castration, le manque, et -φ.*

Il y a trois destins de la névrose infantile entre castration et fantasme. Lacan en se référant à la diachronie et à la synchronie des structures cliniques, a parlé de plaque tournante, à propos de la phobie de Hans. La structure se réalise sur le socle des premiers éléments pulsionnels, l'enfant va élaborer les appareils signifiants et pulsionnels que sont le symptôme et le fantasme. La névrose trouve son organisation dans un mode d'assujettissement au fantasme, ce qui donnera hystérie ou névrose obsessionnelle. La névrose infantile met en place une économie de la jouissance qui consiste à jouir de la castration. Le symptôme le prouve puisque le sujet en jouit, mais on peut aussi considérer que le fantasme opère dans la même veine puisqu'il est une mise en scène de castration qui soutient le désir.

Dans la névrose il y a trois modes d'assujettissement à l'inconscient et au langage qui permettent au sujet de s'inscrire dans la structure. On peut, si on est d'accord avec cette hypothèse, considérer que la névrose infantile correspond à trois façons de traiter la castration et son agent, pour supporter la division.

La castration dépend de son agent, le père réel, et de sa capacité à soutenir son désir en assumant sa propre père-version, ce trait de vivant incastable, mais aussi de la façon dont sa loi a été instituée, reconnue, portée, par la mère. La castration est effective dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle mais de façon telle que le sujet en jouit et la dévalorisation de cette jouissance à obtenir à la fin d'une analyse est nécessaire pour que le sujet assume sa division constitutive.

Dans la phobie je considère que le sujet phobique ne prend pas de décision devant la castration. Il reste dans un temps de suspens. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a forclusion de la castration, pas du tout, il a vu, il ne se décide pas à entrer, et c'est cette position qui nécessite qu'il invente un agent de la castration, choisi pour sa proximité avec l'objet a. Puis l'aiguillage tourne vers l'hystérie, dans laquelle le sujet hystérique jouit de la castration et de son manque, il agite son agent comme une marionnette, puissant ou impuissant à son gré. Dans la névrose obsessionnelle, la mort est plus forte que la castration. Ce sont donc ces modalités de traitement, réservé au père réel, que l'on retrouve dans le fantasme, qui permettent de vérifier la structure. On devine qu'une analyse permet en quelque sorte de séparer le père réel, du réel du père, ce qui revient à desubjectiver le père réel.

### **Les accidents de la névrose infantile**

À partir de là, comment faire avec les accidents de la névrose infantile, de ces sujets qui ont accès, semble-t-il, à la métaphore paternelle et à la signification phallique, mais pour lesquels il est difficile, quand la névrose est verrouillée d'une certaine façon, de trouver un peu de lest pour que les signifiants fassent écho à la pulsion ? Ces sujets du temps du capitalisme, dont le rapport à la jouissance est une assurance contre la castration, une visée contre le désir, comment faire pour qu'ils puissent accéder à leur division si la castration n'est pas en place ? Qu'est-ce qui doit être réactivé de ces temps d'effectuation du sujet ?

Je vais reprendre un des éléments de débats que nous avons eu avec J-P. Lebrun. C'est une question souvent revenue entre nous concernant le fait de savoir comment la chair vivante, primordiale, aliénée aux besoins fondamentaux de la vie, devient un corps ? Comment le signifiant s'incorpore et quels sont les effets à ce niveau primaire, d'avant la symbolisation primordiale ? C'est une façon de prendre les choses par le biais de la jouissance qui affecte le corps. Le virage de Lacan vers le réel a été fondamental pour la direction de la cure qui vise une conclusion de l'analyse. Cette question vient finalement d'une autre à partir de laquelle J-P. Lebrun m'avait contacté quand je parlais de deux versants de l'humanisation. J'écrivais que la première dirait qu'au commencement était la Chose, puis vinrent les mots. La seconde considérerait que tout a commencé avec les mots qui ont fait exister la Chose. J'écrivais que c'était deux versions différentes de la constitution du sujet. Une qui fait prévaloir l'objet de la satisfaction et ses conséquences sur le désir et l'autre la coupure du signifiant et ses effets sur la jouissance.

Ce que je disais alors était un peu la quadrature du cercle. Je vous dis comment, à force d'être poussée, j'ai fini par ajuster mon dire. Je crains bien sûr la pente imaginaire de ma façon de voir les choses. Je vous en fait part quand même. Mon idée est que le réel du vivant préexiste au symbolique, mais qu'il est chaotique, un magma, Freud parle de « boule protoplasmique », dans « L'au-delà... », une nuit des temps, de ce temps où il est non noué au symbolique. Si le nouage borroméen nous permet d'échapper à la pente du développement, et de la diachronie, il nous permet aussi de saisir que le réel a besoin, pour résonner, du rond du symbolique et de celui de l'imaginaire. Il y a solidarité et plus de prévalence. On ne peut comprendre les deux versions de l'humanisation qu'avec la solidarité des trois ronds qui pose différemment la primauté du réel sur le symbolique et inversement puisque chacun a besoin de l'autre pour entrer en fonction. Les circuits neuronaux se développent progressivement jusqu'à ce que l'appareil soit prêt à fonctionner, à accueillir le symbolique, préparé par la voix de l'Autre. Ce que les animaux ne peuvent pas faire car ils n'en ont pas la potentialité. L'Autre et son désir sont

nécessaires pour que le réel soit parcouru par les réseaux du symbolique, soit entamé, pour qu'il s'anime dans la structure et qu'il soit mis en fonction autrement que dans le règne animal, c'est-à-dire pour qu'il ait des effets, ceux qui vont faire un corps par exemple.

Je reprends alors un peu différemment, de ce que j'ai fait précédemment, comment l'incorporation du corps du symbolique nous fait un corps, temps antérieur à la symbolisation primordiale mais qui la prépare. Comment s'incorpore le signifiant qui vient de l'Autre pour que le sujet puisse habiter le langage ? Nous ne naissons pas avec un corps, nous naissons en tant que boule de chair jouissante. D'emblée ce paquet de chair est parlé, par les parents, l'organisme par la médecine. Vient le moment où ce nouveau né est nommé, ce qui déjà lui confère une autre entrée dans le monde symbolique. Son prénom sera son épingle dans le désir de l'Autre parental, et son nom l'inscrit dans une filiation : fils de... Donc très vite ce petit être de chair va prendre dans son corps, le corps du symbolique, il va manger les mots. On sait bien sûr, on l'a vu tout à l'heure, que celui qui naît est déjà parlé avant d'entrer dans la signification, il est déjà soumis aux signifiants de l'Autre mais pour consentir à entrer dans l'univers langagier, l'habiter sans être détruit, il faut le désir de l'Autre et le phallus.

Nous n'avons donc pas un corps en naissant. En réalité, on ne l'a pas, et ce corps est la seule consistance, mentale bien entendu. La consistance est ce qui fait tenir ensemble, dire qu'elle est mentale, c'est dire que ce qui la fait tenir, sur le plan imaginaire, ce ne sont pas les articulations, les muscles et les os, mais autre chose, qui dessine et fait lien entre les morceaux, souvent hors de la configuration des organes. Le corps est découpé par autre chose. Les paralysies motrices des hystériques de Charcot montraient qu'elles sont indifférentes à l'anatomie, elles l'ignoraient et ses altérations portant sur une altération de la conception, de l'idée de l'organe. Elles n'avaient rien à voir avec les paralysies organiques qui suivent le trajet des conductions nerveuses. Le corps peut donc se diffracter, se morceler en fonction d'autre chose que le réel de l'organicité. Il s'agit d'un autre réel. La clinique du cas nous montre comment une parole imposée peut distribuer une jouissance mortelle dans le corps. Je vous propose une petite vignette clinique.

Au moment de la naissance de ce sujet le médecin accoucheur, devant l'impossibilité d'extraire l'enfant du corps maternel, propose de couper l'enfant en morceaux. C'était l'époque de : « C'est la mère ou l'enfant ! ». Sa grand-mère qui assistait à l'accouchement, c'était pendant la guerre, refuse catégoriquement. De même qu'après la naissance de cette enfant donnée pour morte, la grand-mère refuse une fois de plus le verdict et, pour la réanimer, la plonge alternativement dans de l'eau chaude et de l'eau froide, et finalement lui sauve la vie. Il a fallu le désir décidé de cette femme pour que

cette enfant vienne à la vie. Quelques années plus tard, au moment où elle doit, elle-même, donner la vie, elle déclenche un vitiligo, maladie psychosomatique par excellence. Elle avait le corps, je cite ses mots, « découpé en morceaux, comme des négatifs » photographique, avec quelque chose d'opaque et quelque chose en contrepoint qui se donne à voir. » Ces plaques décolorées étaient l'écriture sur son corps d'une jouissance mortelle qui avait présidé à sa naissance. Et si nous savons qu'un sujet ne peut s'inscrire dans la vie sans le désir d'un Autre vivant, comme ici cette grand-mère qui l'accueille, on voit que les premières paroles, qui peuvent porter un dire mortel, apposent comme un sceau, un négatif dans le corps, négatif parce qu'elles sont restées insymbolisables. Lacan parlera à propos des accidents psychosomatiques de paroles gelées. Tout se passait comme si ces paroles n'entraient dans aucune signification parce que l'effet apophantique, au moment de l'entrée dans le langage, n'a pas eu lieu. Qu'est-ce qui s'est passé pour elle au moment de la symbolisation primordiale ? Si on suit ce que dit Lacan de l'accident psychosomatique, elle n'a pas dû consentir à disparaître sous le signifiant de l'Autre vu la parole mortellement imposée avant le désir de la grand-mère. On constate que cela se produit au moment où elle est confrontée à la même configuration signifiante et au même Autre jouisseur que celui qui a présidé à sa propre naissance : sans doute n'est-il pas indifférent que la mère apparaisse comme sans voix, sans regard, mais partagée entre objet de la médecine et fille de la grand-mère, dans cette histoire.

Quels sont les effets de cette incorporation du corps du symbolique ? Si cette incorporation nous donne un corps, par cette opération, elle annule, soustrait, de la jouissance primordiale à la chaire, elle crée un trou celui que Lacan assigne à la libido et à l'érogénéisation du corps. Lacan avance que c'est « de cette fonction du trou que le langage opère sa prise sur le réel. »<sup>11</sup> Opérer sa prise sur le réel, signifie que la chair va pouvoir se constituer en corps, au prix, nous l'avons déjà dit, d'une perte. Les morceaux d'organes ne participeront à faire un corps qu'une fois libidinalisés, ce qui fait de ce corps découpé par le langage un corps pulsionnel.

La première thèse de Lacan, vous la connaissez, concernant l'incorporation du symbolique, postule que le langage néantise la jouissance de la Chose, J(A), il y a une perte irrécupérable de jouissance mais une part échappe à cette néantisation, c'est l'objet a. Cette première opération, que nous avons vu sous la forme de la division, fait émerger le sujet et lui donne un corps troué par cette perte initiale de jouissance. C'est autour de ces trous que le corps pulsionnel va se construire. Cette première thèse implique donc un corps déserté par la jouissance originare, mais qui garde en réserve ce petit reste libi-

---

11. J. Lacan, *Le séminaire, Le sinthome*, op. cit., p. 31.

dinalisé, ce plus de jouir qui reste incastrable.

La seconde thèse que Lacan propose dans *Encore*, il l'avance quelques années plus tard quand il avance que « là où ça parle, ça jouit »<sup>12</sup>. En précisant « un corps ça jouit à condition de le corporiser de façon signifiante. »<sup>13</sup> C'est dire que ça jouit avec le signifiant qui l'a fait corps. Le signifiant a ces deux fonctions, interdire et donner accès, tout dépend de la valeur du signifiant. C'est ainsi que dans le même paragraphe, Lacan évoque ces deux thèses, sans les opposer, en leur donnant chacune leur épaisseur. Je cite le passage, p. 27 du séminaire XX : « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance » mais aussi quelques lignes plus loin, « Le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance »<sup>14</sup> en référant le premier à la cause matérielle et le second à la cause finale<sup>15</sup>.

Le signifiant est donc lui-même divisé entre effet de sens et effet de jouissance, entre symbolique et réel. L'effet de jouissance est inscrit dans ce que Lacan a appelé la lalangue. La prise du corps, commence à partir des sons du babil qui vont former la lalangue. Cette dernière tient au traumatisme de l'intrusion du symbolique. Pourtant ce qui se donne à entendre de lalangue, c'est la lallation, résidus des traces de cette intrusion de la langue maternelle. Ce sont les premiers sons, hors signification qui viennent de l'Autre, qui laissent des traces de jouissances. L'analyste doit écouter l'air, le hors-sens, pour viser le réel dans son acte, réel par bouts, par morceaux, l'air sans les paroles, « sans loi ni ordre », puisque le réel est sans loi. L'interprétation vise à séparer l'effet de sens de l'effet jouissance. C'est sans doute à partir de là que ma réponse sur le nouage borroméen où chaque rond a besoin de l'autre pour résonner prend un peu de cohérence.

Une analyse, vous le savez, commence souvent par le déchiffrement des éléments signifiants de l'histoire de l'analysant, incarnés par des parents, des grands parents, des histoires de famille, qui constituent la trame de la réalité psychique. Elle peut prendre un virage quand l'analysant découvre les abords du fantasme, c'est-à-dire de sa jouissance la plus singulière. Il y a l'espace créé par le symbolique et celui créé par le réel de la jouissance. Le trou nécessaire pour faire un corps, est celui où se loge le réel de la jouissance.

12. J. Lacan, séminaire livre XX, *Encore*, p. 104.

13. Ibidem, p. 26.

14. Ibidem, p. 27.

15. Lacan oppose le signifiant, en tant que cause matérielle de la jouissance d'une partie du corps, on ne jouit pas d'un corps mais d'une partie du corps, c'est donc une limite à la jouissance primordiale, c'est une jouissance quand même. Cependant on comprend que le signifiant fait halte à la jouissance, dans sa finalité dernière, sinon il n'y aurait plus de sujet. Deux thèses, donc à dialectiser pour nous y retrouver.

C'est ce trou qui rend le corps extime à lui-même, qui fait de cette affaire de sujet une topologie. Certains analysants se sentent retournés comme un gant à la fin de l'analyse, une bande de Moebius, ou une chaussette trouée me disait dernièrement un analysant. C'est tout le trajet d'une analyse, pour celui qui consent à se passer de sa névrose. D'où la question de ce que Lacan appelle quelque part la structure du sujet « normal » : se passer de la névrose, ce serait renoncer à s'appuyer sur le fantasme et la solution du symptôme pathologique, pour faire confiance plus à son sinthome qu'à l'Autre, fut-il le père....La psychanalyse postule qu'un des destins de la névrose infantile pourrait en effet être de se passer de la névrose.

En conclusion, si j'ai insisté sur la division du sujet, au moment de la symbolisation primordiale, c'est parce qu'elle est fondatrice du sujet de l'inconscient. Or si la division ne s'appuie pas sur la perte qui la constitue, elle n'est plus accessible. Si elle ne s'appuie que sur le manque, même symbolisé, rien ne nous assure qu'il ne sera pas comblé. Que la division soit suturée, ça n'implique pas forcément une forclusion, mais indique qu'elle est inaccessible, si les effets de jouissance la sature. Le capitalisme a ces effets, pas ceux d'annuler la structure, mais ceux de forclore la castration, de la désactiver, en instaurant une économie de jouissance « sans limites », ce que J-P. Lebrun a largement démontré. Il s'agit aussi de démontrer que la jouissance « sans limites », n'est pas du tout la jouissance féminine. La jouissance féminine est liée à une part qui est exemptée des lois de la castration. Une jouissance qui tend vers une annulation des limites, c'est une jouissance qui ne consent pas aux lois de la castration, en cela on comprend qu'elle s'apparente à la perversion polymorphe de l'enfant. En somme la structure ne change pas, mais le désir et le savoir sur ce qui cause le sujet deviennent illisibles et la jouissance indéchiffrable. Dans un livre publié récemment<sup>16</sup>, P. Bruno avance que « la division est la seule arme dont le sujet dispose pour devenir et rester sensible au réel. »

---

16. P. Bruno, op.cit.